

tion bizarre, j'aperçois cependant quelques lueurs de l'éloquence des proclamations du premier consul et de l'empereur. Partout y respire ce noble enthousiasme pour Paoli, qui agit si puissamment sur sa destinée en enflammant sa jeunesse pour les grandes choses et pour les mâles vertus. Là enfin, au milieu d'idées et de sentiments que doit changer un jour la raison ou la politique, je trouve ces grandes pensées d'organisation et d'assistance sociale, cet amour du peuple qui seront comme le caractère distinctif et comme l'âme de sa dynastie (1).

Ce remarquable concours de 1793 me conduit jusqu'au dernier jour de l'ancienne Académie et aux limites de mon sujet. La dernière séance, à laquelle n'assistaient que bien peu de membres, eut lieu le 6 août, au commencement du siège, à la veille des ruines et des massacres. L'Académie fut elle-même décimée; plusieurs de ses membres, comme Palerne de Savy, comme Millanais, comme Joseph Mathon de la Cour, périrent sur l'échafaud; d'autres, moins mal-

(1) Le manuscrit de Bonaparte, qui portait le n° 15, a depuis longtemps disparu des cartons de l'Académie. Un passage de *Napoléon* en exil à Sainte-Hélène (2^e édit., Paris, 1822, in-8, t. II, p. 152) explique cette disparition. Voici en effet les paroles que M. O'Meara met dans la bouche de Napoléon : « Quand je montai sur le trône, bien des années après, je parlai de cela par hasard à Talleyrand. Il envoya un courrier à Lyon pour chercher ce morceau; il parvint facilement à le retrouver. Un jour, comme nous étions seuls, il tira le manuscrit de sa poche, et croyant me faire la cour, me le remit entre les mains, en me demandant si je le reconnaissais. Je reconnus aussitôt mon écriture, et je le jetai au feu où il fut consumé en dépit de Talleyrand, qui ne put le sauver. Comme il ne l'avait pas fait copier auparavant, il parut très-mortifié de cette perte. » Mais il paraît que Napoléon s'est trompé. Déjà, selon Norvins, une copie de ce mémoire avait été prise par son frère Louis. Et c'est d'après cette copie qu'il a été publié, en 1826, par le général Gourgaud, avec ce titre : *Discours de Napoléon sur les vérités et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes.* »